

Le Nord canadien est-il un défi à la géographie?*

par

Henri Rougier

Institut de géographie alpine

Université Joseph-Fourier (Grenoble I)

Grenoble (France)

RÉSUMÉ

Du fait qu'il recouvre une très grande partie du territoire canadien, le Nord symbolise l'immensité autant que l'impression d'un désert froid. L'inhospitalité apparente du milieu naturel n'a d'égal que l'extrême parcimonie de la distribution de la population. Pourtant, on aurait tort de se laisser prendre par une succession d'*a priori* négatifs. Le Nord est un monde rude et austère, mais cependant particulièrement attachant, notamment par ses paysages, dont la monotonie n'est pas autant prononcée qu'on le dit parfois: bouclier, banquise et toundra constituent la trilogie qui donne à cet espace toute sa spécificité. Dans la longue nuit polaire autant qu'à la lumière du soleil de minuit, la population s'est adaptée du mieux qu'elle a pu à la dure réalité de l'Arctique. Et cela qu'il s'agisse des autochtones ou des «Blancs» venus du Sud participer au développement économique de ces vastitudes. Car ce monde, stérile au premier abord, est un immense trésor de richesses naturelles, avant tout minérales: si les marges septentrionales de l'Alsama ou le pourtour de la baie de James représentent par leurs minerais ou leur hydroélectricité le Canada du XXI^e siècle, le Nord, quant à lui, est le garant de ces incomparables ressources pour le prochain millénaire. Terre de grandeur, cet espace incommensurable est également une terre de labeur. Essayons de le découvrir afin de mieux le connaître. Cette démarche nous fera l'aimer davantage et nous permettra peut-être de contribuer, aussi modestement que ce soit, à mieux le défendre.

* Communication présentée à la conférence pan-européenne des études canadiennes, «Le Canada au seuil du XXI^e siècle, réflexions européennes sur l'avenir du Canada», qui s'est tenue à La Haye (Pays-Bas) du 24 au 27 octobre 1990.

ABSTRACT

In that it covers so much of Canada's territory, the North evokes the image of a vast expanse of land and a frozen desert. The apparent inhospitality of the natural environment is matched only by the extremely low population density. Yet it would be wrong to let these first negative impressions prevail. The North is a raw and austere but particularly captivating world where the landscape is not as monotonous as sometimes claimed: shield, ice flow and tundra form a trilogy that properly defines this space. Through the long polar night and under the midnight sun, the inhabitants, be they Natives or «Whites» who have come from the South to contribute to the economic development of this huge land, have adapted as best they can to the Arctic's harsh reality. At first sight sterile-looking, this world is actually a gigantic treasure-house of natural resources, mainly mineral; if with their ore and hydroelectricity the northern reaches of Alsama and the area surrounding James Bay represent the Canada of the 21st Century, the North itself stands as guarantor of these incomparable resources for the next millenium. Land of majesty, the immeasurable North is equally a land of toil. Les us endeavour to discover it so that we can better understand it. In so doing, we shall come to love it more and perhaps contribute our own modest efforts to defending it.

Le Canada n'est pas un pays où l'appréciation des quatre points cardinaux semble se baser sur les mêmes données qu'ailleurs: on ignore généralement où commence l'Ouest quand on vient de l'Atlantique et où débute le Nord lorsqu'on se dirige vers l'Arctique... Les Canadiens font en la matière preuve d'une incroyable imprécision: pour un Néo-Écossais, Ottawa se trouve déjà dans l'Ouest, mais vu depuis Winnipeg, ce même Ouest ne concerne que le territoire au-delà des Rocheuses! Quant au Nord, sa délimitation relève parfois de la fantaisie.

Toujours est-il que tout le monde est unanime à dire que les espaces nordiques du continent américain concrétisent l'empire de l'immensité et l'expression la plus achevée d'une démesure incontestable. Il suffit pour s'en convaincre de se

souvenir que les seuls Territoires du Nord-Ouest sont aussi étendus que l'Europe de l'Atlantique à l'Oural et que sur ces vastitudes glacées ne vivent que 73 200 habitants... Entre les détroits de Béring et de Davis, il faut parcourir plus de 2 000 km pour rencontrer âme qui vive et, en dehors des taches ponctuelles de peuplement, ce n'est que banquise, toundra ou roches moutonnées par les puissants glaciers de l'ère quaternaire.

Terre d'élection des ours, des phoques et des caribous, ce Nord des Dénés et des Inuit symbolise encore de nos jours l'aventure et, sans le progrès spectaculaire que permet le transport aérien, il demeurerait vraisemblablement un monde plus ou moins entièrement inconnu. Une vie ne suffirait sans doute pas à parcourir les solitudes du Yukon ou de l'archipel arctique: aussi, cerner l'étendue du Nord, en définir les caractères spécifiques et l'ambiance doit être obligatoirement notre première démarche. Ce n'est qu'après qu'il nous sera possible de nous confronter à la réalité nordique et de mesurer le défi qu'elle représente. Cependant, ici comme dans bien d'autres cas, les handicaps sont également accompagnés d'atouts: c'est pourquoi nous nous attacherons pour finir, à examiner de quelle manière les hommes ont pu et su relever ce défi et transformer un espace répulsif en un domaine utile, même si cela n'a pu se réaliser que très ponctuellement.

Cerner et connaître le Nord

Pour les Canadiens (mais peut-être pourrait-on le dire aussi des Français?), le terme de Nord correspond à une multitude de définitions. Il ne recouvre le plus souvent que des concepts bien vagues. Cela est illustré à merveille par l'expression de H.B. Hawthorn: «The views of the majority of Canadians about the North are unsurveyed and perhaps unformulated [...]» (Hawthorne *et al.*, 1973, p. 34). Nombreux sont en effet les Canadiens pour qui le Nord n'est rien d'autre que «tout le reste» dès lors que l'on s'extrait de la bande plus ou moins large et peuplée qui jouxte la frontière avec les États-Unis.

Il importe de commencer notre parcours par un bref examen de ce que représente le Nord dans les esprits: en d'autres termes, avant de vivre le Nord, il s'agit de le percevoir.

La perception d'un espace pas comme les autres

Très fréquemment, la notion de Nord acquiert une connotation rébarbative. On nous permettra d'évoquer ici de façon préliminaire le cas français: vue depuis les rivages méditerranéens, la région de Lille accumule les traits négatifs: froid, pluie, brouillard, etc.; à l'échelle d'un département comme l'Isère, lorsqu'on évoque à Grenoble le «Nord du département», on pense aussitôt que c'est loin et que le milieu ambiant est inhospitalier. Il est vrai que cette partie porte le nom peu engageant de Terres Froides! À Marseille, ne prétend-on pas que le Nord commence à Tarascon, un peu à l'instar de ce chauffeur de taxi montréalais pour qui Mirabel, «c'est déjà le Nord».

Percevoir le Nord, c'est donc imaginer subjectivement un espace, la plupart du temps sans le connaître. C'est ce qu'attestent les longues et patientes recherches de Louis-Edmond Hamelin, notamment dans *Nordicité canadienne*: «[...] Ce que l'on pense connaître du Nord relève davantage de l'imaginaire que d'un réel mesurable, palpable et vérifiable [...]» (Hamelin, 1980, p. 31-32). Et comme en écho à cette affirmation, le poète québécois Pierre Morency déclare: «Le Nord n'est pas dans la boussole: il est ici» (cité dans Hamelin, 1977, p. 21).

On le voit déjà: la perception du Nord est souvent synonyme d'approximation. La plupart des habitants, même les Nordistes, manifestent de grandes difficultés à envisager leur espace dans son immensité géographique. Louis-Edmond Hamelin définit ce comportement comme ceci: «[...] La charge mentale que les individus se font du Nord s'applique aussi aux limites du monde nordique, mais il est évident que le Nord total englobe plus que le contenu des opinions [...]» (Hamelin, 1980, p. 77).

Sans aucun doute, a-t-on du Nord une vision soit trop idéalisée, soit trop pessimiste. Incontestablement, la définition scientifique du Nord va beaucoup servir à passer de l'imaginaire au réel.

Qu'est-ce que le Nord?

L'écrivain Jim Lotz pense que «the North is neither a cold desert nor a rich storehouse. Rather it is an enigma [...]» (Lotz, 1970, p. 6). Aux scientifiques donc de résoudre la question!

Dans un pays de la taille du Canada, la notion de Nord a toujours été indissociable de celle d'Ouest. Elle s'inscrit dans l'histoire de la colonisation, dans la mesure où, par exemple, c'est à partir de la pénétration en direction du Pacifique que s'est greffée la ruée vers l'or du Klondike, avant que l'intérêt ne se porte sur l'archipel arctique.

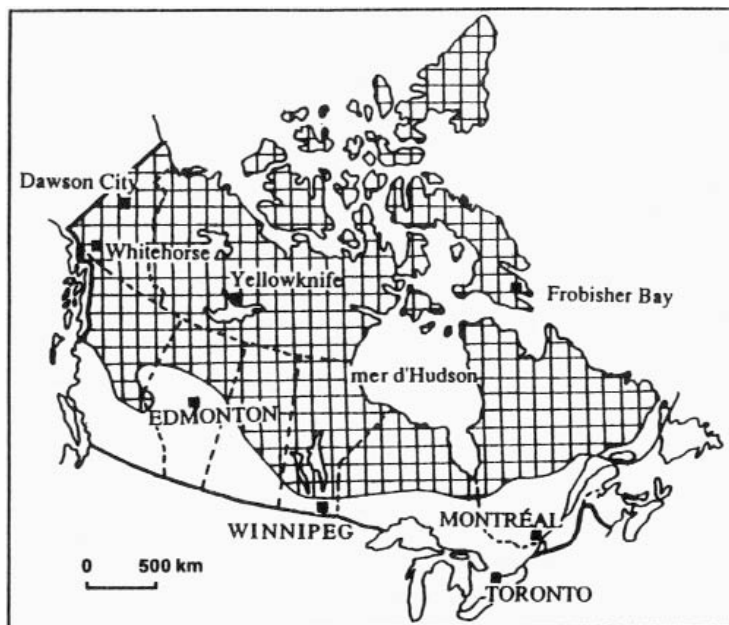
L'initiateur des recherches sur le Nord canadien, Louis-Edmond Hamelin (1968, 1980), a mis en évidence deux paramètres fondamentaux pour délimiter les étendues nordiques:

- le *gradient nordique* correspond à l'accentuation du phénomène nordique. Un exemple aide à mieux comprendre: lorsqu'on quitte Inuvik pour les plates-formes de forage en mer de Beaufort, en moins de 300 km, on passe de la forêt de conifères au pack polaire permanent. À dix km à peine au nord de la petite bourgade, le passage de la forêt à la toundra s'effectue sans la moindre transition.
- la *nordicité* est une notion plus complète et scientifiquement plus précise. Elle est simultanément la quantité de valeurs polaires (VAPO) établies selon dix critères et l'état vraiment nordique d'un lieu ou d'une population.

À partir de ces données, une zonation du Nord a pu être déterminée en fonction d'une progression de la nordicité. On doit noter avant tout que le seul facteur humain est la limite septentrionale de l'écoumène continu.

Il est donc parfaitement clair que le Nord canadien est bien autre chose que la réunion des Territoires du Nord-Ouest et du Yukon; il s'agit aussi d'un espace incommensurablement plus étendu que l'Arctique.

À partir du Sud au peuplement continu, le Nord peut être subdivisé en trois zones, selon les critères retenus par Louis-Edmond Hamelin (1980), mais au-delà seulement d'un espace de transition que l'on qualifie de Pré Nord ou de Nord proximal. C'est précisément là que l'on est en droit de se demander si l'on est ou non dans le Nord. En effet, ce Nord proximal peut se définir autant comme étant la fin du Sud que le commencement du Nord! La réalité apprend qu'il s'agit d'une sorte d'aire approximative constituant la frange habitable du



L'extension du Nord canadien
(d'après Hamelin, 1980)

Canada de base. C'est surtout une étendue qui recèle des richesses minières et énergétiques de toute première importance. C'est pourquoi à peu près deux millions de Canadiens occupent en permanence cette zone de quelques dizaines de kilomètres de largeur et desservie par de multiples voies de pénétration. Cette zone transcontinentale dans le sens de la latitude est, en quelque sorte, un apprentissage du Nord, lequel commence véritablement au-delà.

Moyen Nord, Grand Nord et Extrême Nord se regroupent pour former le Nord canadien authentique, dont nous ne rappellerons pas ici les critères de définition. Géographiquement parlant, c'est la fin d'un continent, l'énorme échancrure de l'Hudsonie (cette baie qui est en fait une mer), et la ceinture océanique, arctique et atlantique. Composé de terre et d'eau, le Nord exprime jusqu'à l'excès le concept de vastitude. Rien que par l'aspect des distances, il est déjà un défi; mais sa réalité géographique est là pour corroborer considérablement cette première impression.

La dure réalité du Nord: un défi, un appel

Le Nord canadien est une trilogie: celle du climat froid, de la population clairsemée et du peuplement où dominent les Amérindiens et les Inuit. Cependant, il existe un grand écart entre la réalité intrinsèque et l'image que se font du Canada nordique ceux qui le perçoivent homogène et monotone.

1. Un climat marqué par le froid

Ce qui singularise les immensités nordiques par rapport au reste du continent américain, c'est avant tout la rigueur des températures hivernales. Mais, plus encore, la durée de l'hiver, accentuée par la nuit polaire, accroît cette incomparable pénibilité. Mais, ce qui est beaucoup moins connu, c'est le contraste très vif qui existe entre l'hiver et l'été: l'expression de «climat sans été» pour décrire les hautes latitudes est ici étonnante aux yeux de ceux qui ont parcouru le Nord en toutes saisons. Des venues d'air tempéré arrivent à faire monter la moyenne de juillet à 13 °C à Aklavik et, non loin de là, à Inuvik, les pères oblats parviennent à entretenir une petite parcelle de légumes.

Mais l'hiver retient beaucoup plus d'attention: long et rigoureux, il est déjà bien installé lorsque novembre arrive. Sans interruption, des masses d'air froid traversent les espaces nordiques en provenance de l'Arctique ou de l'Alaska. Les îles arctiques centrales connaissent les records de températures négatives: la moyenne de l'hiver est de - 32 °C à Cambridge Bay et de -24 °C à Clyde River (île de Baffin).

Parallèlement, ces immensités froides ne reçoivent que des quantités faibles de précipitations; dans les îles arctiques, les totaux annuels peuvent même être dérisoires (102 mm à Isachsen, 137 mm à Cambridge Bay). Mais la neige glacée recouvre durablement le sol et, s'associant à la froidure ambiante, permet la conservation du sol gelé en permanence.

Au-delà des moyennes et des statistiques de tout ordre, le climat du Nord, c'est aussi une ambiance: l'hiver est fait de durée plus que de sévérité. La neige est obsédante, hallucinante à force d'être blanche, monotone, sans nulle part la moindre diversion. Cependant, le brouillard est encore plus redoutable que la poudrerie: en hiver, il donne l'impression de vous perforer comme des aiguilles de glace! De la fin novembre à la

mi-février, la nuit règne continûment avec ses étoiles en plein midi; aux jours les plus courts de la nuit polaire, une certaine lueur blafarde et nébuleuse ou de terne crépuscule éclaire la neige deux heures durant, profondément déprimante et gênante.

2. Le mariage du pergélisol et de la toundra

Le pergélisol (ou permagel) est un élément capital du milieu nordique: ses incidences sont omniprésentes sur la construction des maisons, des oléoducs ou des routes. En effet, la terre, qui ne bénéficie d'aucune couverture végétale, est gelée en permanence jusqu'à plusieurs centaines de mètres de profondeur. Ce n'est que pendant la courte période estivale que le sol superficiel devient spongieux: alors il est difficile de le parcourir à pied ou en voiture. C'est la raison pour laquelle les maisons sont bâties sur pilotis et que les oléoducs sont aériens.

Associée au pergélisol, il y a aussi la toundra, avec son cortège d'herbes, de mousses et de lichens d'où n'émergent que quelques arbres nains. Ces *Barren Lands* sont la terre d'élection des caribous; dès lors que l'on pénètre dans le domaine de la banquise, phoques et grizzlis complètent la panoplie.

Pergélisol, toundra, hiver long et rude, nuit polaire sont autant d'éléments qui constituent un authentique défi. Et pourtant, dans ces solitudes désertes, des hommes s'accrochent et prospèrent face à la dure réalité de l'Arctique.

3. La présence humaine aux limites du possible

Quinze mille km de côtes, quelques milliers d'Inuit! Petits points noirs à peine perceptibles que l'on rencontre de-ci de-là. Comme un discret point d'encre au terme d'une grande page, ils sont le point final humain au bout de la terre habitée. Nulle part mieux que dans ces immensités nordiques on perçoit ce que peut être la limite de l'écoumène.

Comptant actuellement à peu près 80 000 habitants, le Nord demeure un espace très parcimonieusement peuplé. Et, de toute évidence, sur de pareilles étendues, la répartition de la population conduit inévitablement à opposer des déserts humains à des taches de peuplement très localisées. Compte tenu des deux paramètres superficie et population, il faut s'adapter à une autre échelle de trame urbaine que dans le Canada de base: Whitehorse et Yellowknife, avec respectivement

17 265 et 9 800 habitants, font figure de «grandes villes»; mieux, ce sont des capitales! Des communautés nettement moins peuplées, comme Inuvik et Iqaluit, font déjà figure de petites villes.

Cependant, l'essentiel réside dans le peuplement tout à fait original de ces immensités. Amérindiens et Inuit sont les deux groupes ethniques principaux. Si l'on veut simplifier leur répartition géographique, on peut observer que les Inuit vivent majoritairement au Nord de la limite de la végétation arborée, tandis que les Amérindiens se localisent préférentiellement au Sud.

Plus nombreux que les Dénés, les Inuit se caractérisent par un genre de vie qui associe dans sa pratique traditionnelle la chasse et la pêche: aujourd'hui comme hier, de Coppermine à Pond Inlet, le rythme de vie est calqué sur le passage d'un troupeau de caribous, sur la présence de phoques ou encore sur l'échouage des belugas sur le rivage.

Mais il ne faut surtout pas croire que la vie ancestrale est comme immuable et figée. Dans la réalité, elle se combine actuellement avec diverses formes modernes apportées par la «colonisation sudiste». En d'autres termes, on est en train d'assister à une mutation sensible, qui va bien au-delà de la simple préoccupation de relever le défi qu'impose la nature.

Des handicaps aux atouts: comment on peut relever un défi

Il y a seulement trente ans, on croyait non rentables les terres et les eaux du monde nordique. Il n'en est plus du tout ainsi de nos jours. Le Moyen Nord avec son hydro-électricité, ses mines et son tourisme débutant, de même que le Grand Nord et l'Extrême Nord avec les hydrocarbures, ont radicalement changé la perception économique de ces régions éloignées.

Mais ce qui a également beaucoup évolué ces dernières décennies, c'est la conscientisation que les individus se font de leur espace de vie: les Amérindiens construisent laborieusement leur propre idéologie économique; ce faisant, ils veulent corriger les types de sous-développement et de relations Nord-Sud dont ils sont l'objet. Comme le souligne Louis-Edmond Hamelin (1980), la dénordification partielle du Canada suite à l'apport technologique a graduellement fait perdre au Nord de larges étendues jadis vierges.

C'est au travers de deux exemples, géographiquement proches l'un de l'autre, mais tous deux situés au-delà du cercle arctique, que l'on peut appréhender comment autochtones et «sudistes» sont parvenus à conjurer le défi que leur oppose la nature.

1. Inuvik, capitale polaire

Dans l'immensité du delta du Mackenzie, Inuvik est la première ville au Nord du cercle arctique à avoir été dotée des commodités normales que connaissent depuis fort longtemps les autres villes canadiennes. En ce sens, c'est une ville d'espoir.

Connaissant une moyenne des températures de janvier de - 24 °C, la ville lutte contre le froid par un incroyable réseau de tuyaux suspendus, les utilidors. Ce système unique de canalisations servant à l'écoulement des eaux et au chauffage urbain forme un vaste et disgracieux maillage de tubes traversant la cité de part en part. Mais, à cette latitude, un arrêt de chauffage équivaut en hiver à un arrêt de mort: quatre heures suffisent pour faire d'une maison un iglou!

L'idée même de construire est donc à elle seule un défi; pour se prémunir du dégel du pergélisol en été, toute la ville est bâtie sur pilotis; routes et pistes d'atterrissage passent sur des remblais de plusieurs mètres. Mais ce qui ne manque pas de surprendre le visiteur, c'est la planification de cet espace urbain du bout du monde: Inuvik est divisée en quartiers bien alignés où se perçoit au premier coup d'oeil le tissu social. Les logements des fonctionnaires fédéraux ou des employés régionaux se distinguent par la couleur des maisons; les quartiers inuit se singularisent de leur côté, par le dépotoir de traîneaux, de motoneiges ou de véhicules tous terrains (VTT)¹, généralement offerts par le gouvernement et qui entourent les maisons. Enfin, l'image de marque de la ville, c'est l'église Notre-Dame-du-Nord, à la forme d'iglou géant flottant sur le pergélisol.

Une partie de la population blanche est formée de «coopérants», généralement détachés par leur administration; d'autres, sans aucun doute plus aventuriers, vivent de l'hôtellerie, du commerce, du tourisme ou de la location de véhicules.

Les Inuit quant à eux, forment à peu près 20 % de la population d'Inuvik. Ils habitent des maisons mises à leur

disposition par le gouvernement. Révolu, pour eux, le temps de la pêche en kayak et des iglous. Un certain nombre travaillent aussi dans les institutions officielles; on rencontre également des charpentiers et des chauffeurs.

Les Dénés forment à peu près 10 % de la population et affectionnent surtout de rester entre eux.

Depuis quelques années, Inuvik s'éveille au tourisme; c'est une excellente base de départ pour les excursions dans le Grand Nord. Car le delta est un paradis pour la chasse au caribou ou la pêche à la truite. Aussi grand que celui du Nil, il est une grandiose symphonie de terre verte et d'eau noire et blanche. Couvert d'épinettes aux troncs inclinés en tous sens à cause de la fragilité du sol, il est le dernier espace vers le Nord où la végétation arborée peut être rencontrée; à quelques kilomètres seulement, c'est l'empire de la toundra!

2. Tuktoyaktuk ou les limites de l'écoumène sur les rivages de la mer de Beaufort

Au Nord du delta du Mackenzie, la communauté inuit de Tuktoyaktuk est un remarquable exemple d'habitat aux limites de l'écoumène. Pratiquement isolé jusqu'à ce que se généralise le transport aérien, le village connaît de nos jours un bouleversement spectaculaire sous l'effet de la prospection pétrolière en mer de Beaufort. Mais le modernisme ne se traduit heureusement pas par une déstructuration de l'identité inuit. De nos jours coexistent genre de vie traditionnel et activités de pointe, et la population continue d'augmenter.

Dénommé à l'origine Port Brabant, Tuktoyaktuk (*Tuktujjaitug* pour les Inuit) est la forme anglicisée d'un toponyme de la communauté Inuvialuit signifiant «semblable à un caribou». En effet, la légende nous apprend que lorsque se trouvaient de nombreux caribous dans la région, si une femme les regardait quand ils traversaient à gué un cours d'eau, ils étaient aussitôt pétrifiés. Or, des récifs ressemblant à des caribous ont été vus à marée basse. Telle serait l'origine du toponyme que l'on simplifie de plus en plus en «Tuktuk», voire en «Tuk», dans le langage usuel.

Depuis des temps immémoriaux, ce secteur au nord du delta du Mackenzie est celui des Inuit Karngualit, c'est-à-dire des chasseurs de baleines. Lorsqu'en 1826, le Dr John

Richardson explora la côte entre le delta et Coppermine, il rencontra de nombreux Inuit Karngualit vivant pour partie dans des villages de taille respectable, pour partie dans des campements isolés. Au siècle dernier, les habitats principaux étaient Killigazuit, Atkinson Point et Cape Bathurst: chacun comptait entre 500 et 1 000 Inuit.

Entre 1890 et 1910, un grand nombre de baleiniers séjournèrent en mer de Beaufort et dans le golfe d'Amundsen, hivernant sur les îles Herschel et Baillie. Ce développement de la chasse à la baleine se trouva être désastreux pour les Karngualit, au moment même où une série d'épidémies anéantit plus de la moitié de la population de la région. À tel point qu'en 1920 pas plus de vingt personnes pouvaient se réclamer être les descendants des 2 000 Karngualit de 1850!

Des groupes d'Inuit alaskiens et, dans une moindre mesure, des trappeurs blancs immigrèrent dans le secteur après la Première Guerre mondiale. Mais en 1928, à la suite d'une épidémie de grippe, les Inuit de l'île de Herschel émigrèrent vers Tuktoyaktuk.

Le déclin de la flotte baleinière fit perdre à l'île de Herschel sa fonction de port et, à partir de 1930, c'est Tuktoyaktuk qui devient, à la faveur de son site relativement abrité, le port le plus important de cette portion du rivage de l'Arctique. Le magasin de la *Hudson's Bay Company* fut achevé en 1937, et la même année s'installèrent les missions anglicane et catholique. Cela attira de nombreuses familles inuit en provenance de l'île de Baillie et de Cape Bathurst. Les années qui suivirent la fin de la Seconde Guerre mondiale furent marquées par de profondes mutations: en 1947, la mission anglicane ouvre une école; cette dernière sera reprise peu après par le ministère du Nord canadien. Ce fut d'ailleurs la première école de tout le Canada gérée par ce département.

En 1950 est installé un poste de la Gendarmerie royale du Canada. Cinq années plus tard, la construction de la ligne DEW² créa de multiples emplois tout le long du littoral. Tuktoyaktuk connut à cette occasion une nouvelle phase d'expansion et, en 1956, on inaugura la petite clinique qui fonctionne toujours aujourd'hui. Les années soixante sont celles où l'économie devint de plus en plus «monétaire». Cette évolution fut accentuée par la création, en 1962, d'une petite fabrique de

vêtements en fourrure. L'élevage des rennes, existant depuis 1935, devint davantage spéculatif. Enfin, ces dernières années ont été avant tout marquées par la prospection pétrolière en mer de Beaufort. Le site de Tuktoyaktuk offrant des conditions acceptables d'abri, voici que la communauté est devenue un authentique camp de base pour desservir les plates-formes de forage fixées au large. Plusieurs navires-ateliers, à partir desquels les hélicoptères assurent la liaison avec les sites de prospection, mouillent en permanence dans les anses; cette activité est une grosse pourvoyeuse d'emplois en même temps qu'elle concourt à une nouvelle image de l'organisation de l'espace local.

De 590 habitants en 1976, la population est passée à 772 au recensement de 1981, soit une croissance intercensitaire de 30,8 %. La cause en est, on l'a vu, avant tout le développement des chantiers de prospection pétrolière. D'ailleurs les hommes comptent à eux seuls pour 55 % du total. Dans le même ordre d'idées, il est significatif de constater que les moins de 15 ans représentent 34 % des habitants tandis que les adultes (15-64 ans) s'inscrivent pour 64 %. Seulement 2 % des habitants de Tuktoyaktuk sont, comme l'on dit au Canada, des «citoyens de l'âge d'or». Il y a donc là l'image d'un microcosme où l'on pourrait penser que les activités nouvelles ont pu déstructurer le schéma traditionnel par un massif appel à une main-d'oeuvre «étrangère». Assez paradoxalement, il n'en est rien ou presque puisque les «sudistes», c'est-à-dire les Blancs, n'entrent que pour 8 % dans le total, les Inuit représentant quant à eux 88 %.

En réalité, Tuktoyaktuk est devenu un point focal du développement tout autant qu'un lieu de regroupement des Inuit d'une bonne partie du littoral de la mer de Beaufort. Il n'est, de cette manière, pas surprenant de constater que d'autres communautés sont aujourd'hui complètement abandonnées au profit de Tuktoyaktuk, devenu une sorte de lieu central. Il faut dire que l'émergence de nouvelles activités s'est accompagnée d'une spectaculaire amélioration de l'accessibilité. Si la route d'Inuvik n'est praticable qu'en hiver lorsque le sol est gelé et les lacs et ramifications du Mackenzie pris par les glaces, l'aéroport, doté d'une piste d'atterrissage en dur, est ouvert toute l'année. Trois à cinq vols quotidiens permettent d'atteindre Inuvik en trente-cinq minutes et de prendre les vols en correspondance pour Yellowknife et Edmonton.

Cependant, la révolution apportée par le trafic aérien et par l'installation de chantiers modernes n'a pas gommé pour autant la pratique des activités traditionnelles, entre autres la chasse et la pêche. Selon Statistique Canada, durant l'année 1982-1983, les 46 chasseurs officiellement recensés à Tuktoyaktuk ont tué 26 ours polaires et 46 belugas. Caribous et rennes ont été abattus en grande quantité, mais il est impossible d'en connaître le nombre exact. Toujours est-il que cette même année, le rapport global de la collecte des fourrures et peaux à Tuktoyaktuk s'est élevé à 36 902 \$.

La pérennité des activités traditionnelles se manifeste dans la vie de tous les jours; durant l'été, comme elle le fait depuis des générations, la famille inuit plante sa tente sur la «plage», et l'on remarque autour de ce campement de fortune le poisson qui sèche sur des espaliers, à côté d'une peau d'ours brun ou de quartiers de graisse de beluga. Non loin de là, la harde de huskies attend la prochaine campagne de chasse; du fait de leur inactivité estivale, les chiens ne sont nourris avec du poisson qu'un jour sur deux. Devant la tente, les femmes découpent le caribou fraîchement tué. Suivant le rythme ancestral, on prépare ainsi l'hiver.

Vis-à-vis de la plage, les radomes de la ligne DEW et l'antenne parabolique de Telesat Canada offrent l'image du modernisme au même titre que le ballet des hélicoptères qui acheminent depuis les chantiers hommes et matériel vers les plates-formes de forage.

Une double image caractérise aujourd'hui Tuktoyaktuk. Tout en conservant leurs habitudes innées, les Inuit apprécient les apports de la civilisation moderne: les habitants sont fiers de montrer le confort de leur logement d'hiver (en particulier la douche); ils sont heureux de se déplacer en VTT comme leurs homologues de Pangnirtung ou de Cambridge Bay.

Cependant, parmi les activités contemporaines, le tourisme demeure encore à l'état embryonnaire. Certes la capacité d'hébergement est de 21 chambres mais ce bout du monde ne peut guère prétendre attirer que des aventuriers ou des géographes. Il est fort compréhensible aussi que les Canadiens du Sud ne viennent pas retrouver en été à Tuktoyaktuk des conditions climatiques qui leur rappelleraient celles de leurs six mois d'hiver laurentien ou manitobain!

Tuktoyaktuk est l'image même d'une communauté inuit aux limites du possible en matière d'existence. Les mutations que le village a connues au cours des deux dernières décennies ont eu incontestablement des effets positifs sur le maintien des populations autochtones et sur l'amélioration de leurs conditions de vie.

L'espoir suscité par une prochaine mise en exploitation des énormes gisements pétroliers permet de penser que Tuktoyaktuk peut regarder l'avenir avec une confiance que beaucoup d'autres communautés inuit du Grand Nord canadien ne manquent pas de lui envier.

Conclusion

En dépit de nouvelles manifestations d'exploration et de reconnaissance et de résultats brillants, mais locaux, le Nord demeure, pour la grande majorité des Canadiens, un inconnu dans la maison. Sans doute parce qu'il représente à leurs yeux un défi que l'on ne peut parvenir à relever. Même s'ils en subissent indirectement les effets, ils ignorent ce qu'il est, jusqu'où il s'étend, de quelle façon il se subdivise et quel pourrait être son avenir. D'où la question que ne manque pas de se poser le grand spécialiste du Nord, Louis-Edmond Hamelin: «Le Canada est-il à ce point orienté vers le Sud et lié aux États-Unis qu'il tourne inconsciemment le dos à sa principale dimension, celle du Nord?» (1980, p. 75). Mais pour les géographes, les aventuriers, les amateurs d'authentique, rien ne parvient à étouffer l'appel du Nord, également l'évasion par le Nord où la distance de l'ennui quotidien sert de nourriture, de cure et même de renaissance.

Cependant, de plus en plus, puisque les choses du Nord doivent être en accord avec celles qui ont cours dans le reste du pays, le Nord constitue une espèce d'arrière-pays réserve pour les grandes affaires qui, elles, jouent sur le marché national, continental, et même mondial. L'or du Klondike, le fer du Québec-Labrador, le nickel du Manitoba septentrional, le zinc et le plomb des Territoires du Nord-Ouest et demain les hydrocarbures arctiques fournissent des exemples de ce type d'économie.

Malgré tout, il n'en demeure pas moins que, quel que puisse être le développement du Nord et quelle que puisse devenir son émancipation, la capitale, la vraie, c'est toujours

Ottawa. Yellowknife n'est rien d'autre qu'une succursale administrative.

En définitive, le Nord canadien, c'est l'illustration parfaite de la relation entre l'homme et la nature, l'exemple d'un genre de vie remarquablement adapté au milieu. Mais cette symbiose entre l'espace et la société est aussi de nature spirituelle. Le pays et le peuple ne font qu'un, et là est la clé de la survivance: *land is not money, land is life...*

NOTES

1. Véhicules à quatre roues (deux ou quatre roues motrices), ATV (*All Terrain Vehicle*) en anglais; en France, on dit «quad». Il existe aussi un véhicule à trois roues (dont deux motrices), ATC (*All Terrain Cycle*) en anglais.
2. *Distant Early Warning*.

BIBLIOGRAPHIE

- HAWTHORN, H.B., LAFORÊT, A. et JAMIESON, S.M. (1973) «Northern People», dans GREENAWAY, K.R. (dir.) *Science and the North: A Seminar on Guidelines for Scientific Activities in Northern Canada 1972*, Ottawa, Information Canada, p. 34-50.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1968) «Un indice circumpolaire», *Annales de géographie*, n° 422, p. 414-430.
- _____ (1977) *Le Nord et son langage*, Québec, Office de la langue française, 343 p. (coll. «Néologie en marche»)
- _____ (1980) *Nordicité canadienne*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 438 p. (2^e édition revue et augmentée)
- LOTZ, Jim (1970) *Northern Realities: The Future of Northern Development in Canada*, Toronto, New Press, 307 p.
- ROUGIER, Henri (1987) *Espaces et régions du Canada*, Paris, Ellipses, 222 p.
- (*Acceptation définitive en juillet 1991*)